



**HAL**  
open science

## La Passion et la mort du prophète Merlin

Anne Martineau Martineau

► **To cite this version:**

Anne Martineau Martineau. La Passion et la mort du prophète Merlin. Florence Bayard et Astrid Guillaume (dir.). Formes et difformités médiévales. En hommage à Claude Lecouteux, Un volume, PUPS (Presses de l'Université de Paris-Sorbonne), 2010, Traditions et croyances, 978-2-84050-701-7. hal-03381588

**HAL Id: hal-03381588**

**<https://hal.science/hal-03381588>**

Submitted on 17 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Passion et la mort du prophète Merlin

Anne Martineau  
(Université de Saint-Étienne)

De toutes les versions de la disparition du prophète, la pire est sans conteste celle de la *Suite-Huth* du *Roman de Merlin*<sup>1</sup> (ca 1235-1240) de la *Post-Vulgate*<sup>2</sup>. Il meurt de mort lente, douloureuse, répugnante même, enfermé qu'il est, *vivant*, dans une tombe contenant déjà deux cadavres<sup>3</sup>, *entombé* par celle qu'il aime, qui le hait, et à laquelle il a lui-même appris les sortilèges lui permettant de l'assassiner : *Nivienne*.

L'horreur de cette mort cauchemardesque est accrue par le soin avec lequel l'auteur l'a préparée. Annoncée très tôt, rappelée régulièrement, elle est précédée de trois récits enchâssés dans le récit principal, et qui, Laurence Harf-Lancner l'a bien montré, en sont autant de mises en abyme<sup>4</sup>. Le narrateur fait même suivre pas à pas les progrès des maléfices, allant jusqu'à céder la parole à Merlin pour qu'il décrive lui-même son état, lors d'une scène cruelle.

La réception de cette tragique histoire a bien changé. Le Moyen Âge y avait vu un *exemplum* misogyne. Dans *Le Livre du Trésor* de Brunetto Latini (ca 1263-1265), elle valait à Merlin l'honneur (peu enviable) d'entrer au panthéon des hommes illustres par leurs déboires amoureux, « détruit por amer folement et deceu par femmes<sup>5</sup> », tandis que, maintenant, les médiévistes soulignent son caractère dégradant pour lui. Leurs jugements sont même de plus en plus durs. À les entendre, elle signerait sa déchéance totale, sinon sa damnation<sup>6</sup>.

C'est un contresens, dû en grande part, selon nous, à une erreur de *perspective historique*. Dans le monde moderne, celui des antalgiques, des analgésiques, des anesthésiques,

---

<sup>1</sup> Londres, British Library, Additional 38117. Ce ms. tire son nom de celui du bibliophile anglais Henry Huth, dont le fils Alfred l'a légué au British Museum.

<sup>2</sup> La version la plus répandue est celle de la *Suite-Vulgate* (ca 1233). Pour elle, mieux vaut parler de disparition que de mort. *Niniene* y *enserre* le Mage dans un Autre monde celtique, par jalousie amoureuse, afin de le garder tout pour elle. Elle l'emprisonne d'abord dans un cercle magique tracé autour du buisson « d'aubespines tous chargiés de flours » sous lequel elle l'avait endormi, puis elle bâtit, à l'intérieur, une riche tour close de murs d'air. Perdu pour les hommes, peut-être continue-t-il à vivre dans l'Au-delà ? (*Les Premiers Faits du Roi Arthur*, in *Le Livre du Graal*, Daniel Poirion (éd.), Paris, Gallimard, 2001, coll. « La Pléiade » [2 tomes], tome I, p. 1632).

<sup>3</sup> « "Et nepourquant les cors ne vous loeroie jou pas a veoir, car nul cors qui tant ont geut en terre comme cist ont fait ne seroient biel a veoir, mais lait et orible" » (Gilles Roussineau, *La Suite du Roman de Merlin*, Droz, Genève, 2006 [réédition de celle de 1996, en 2 tomes], p. 333, § 383). Son édition nous servira de référence.

<sup>4</sup> *Les fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, Honoré Champion, 1984, chap. XII, p. 291-299.

<sup>5</sup> *Li Livres dou Tresor de Brunetto Latini*, Francis James Carmody (éd.), Genève, Slatkine, 1975, L. II, § 106, p. 290 (reprint de celle de Berkeley, University of California Press, 1948).

<sup>6</sup> Paul Zumthor évoquait la « lente et irrémédiable déchéance » de Merlin mais voyait en lui une victime (*Merlin le prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Genève, Slatkine, 2000 [reprint de l'éd. de Lausanne, 1943], chap. IV, p. 254). Francis Dubost juge que sa mort marque « son retour sous le signe du diable » (*Aspects fantastiques de la littérature médiévale (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles). L'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, Paris, Honoré Champion, 1991 [2 tomes], tome II, chap. 21, p. 243). G. Roussineau le dit « abandonné de Dieu », parle « d'inéluctable déchéance », de « prophète déchu à qui Dieu a retiré sa grâce » (*La Suite du Roman de Merlin*, éd. cit. *sup.*, Introduction, p. XXIII-XXIV). Pour Stéphane Marcotte, Merlin serait le « pantin » de *Nivienne*, et il compare sa marche vers la mort à une « pitoyable odyssée » (*La Suite du Roman de Merlin*, Paris, Honoré Champion, 2006, coll. « Traductions des classiques du Moyen Âge », Introduction, p. 31 et 55). Une étude récente va même jusqu'à taxer Merlin de « régression morale », à qualifier sa mort de « dérision » (*La Suite du roman de Merlin*, Damien de Carné et Sylvie Bazin-Tacchella, Neuilly, éd. Atlande, 2007, coll. « Clefs Concours », p. 63).

où l'on parle régulièrement de légaliser l'euthanasie, la souffrance n'a aucune valeur. Qu'on songe au sens actuel de l'expression « mourir de sa belle mort ». On entend par là mourir de vieillesse, sans douleur, et, si possible, sans même s'en rendre compte. Alors que, pour les gens du Moyen Âge, était jugée belle la mort qui *laissait à l'homme le temps* de mettre en ordre ses affaires, avec la Terre et avec le Ciel<sup>7</sup>. Voilà pourquoi, dans la littérature médiévale, la mort subite est réservée aux méchants. Elle est la preuve de leur damnation, puisqu'elle les frappe en état de péché, trop vite pour qu'ils puissent se repentir<sup>8</sup>. La mort lente, en revanche, y est presque toujours valorisante et réservée aux héros, *l'exemple* venant de *très haut*.

Le projet du présent article est de montrer que tel est le cas de celle de Merlin dans la *Suite-Huth*. Si terrible qu'elle soit, elle est sublime, et il meurt sauvé.

Pour le prouver, on rappellera d'abord les faits, depuis la première apparition de *Niviene* dans le roman jusqu'à « l'entombement » du Mage. On montrera ensuite qu'il pouvait échapper à cette mort affreuse, mais qu'il ne l'a pas voulu, et l'on expliquera pourquoi. On procèdera enfin à une relecture complète des événements.

\*\*\*

## I. Rappel des faits

*Niviene* fait une entrée fracassante.

### Quand *Niviene* avait bonne opinion de Merlin

Alors que, dans le palais de *Camalaoth*, tous retiennent leur souffle, attendant les trois « aventures » que vient d'annoncer Merlin en désignant d'avance ceux qui les mèneraient à terme (Gauvain, Tor et Pellinor), elle surgit, lancée au galop de son « palefroi » à la poursuite d'un cerf « blans<sup>9</sup> ». Tout habillée de vert, équipée en « veneresse » (chasseresse), au cou « un cor d'ivoire », arc et flèches à la main, excitant ses trente meutes de chiens noirs guidés par un « braket » (braque) immaculé, elle traverse dans un énorme tapage la grande salle où s'achève le banquet de noces du roi Arthur<sup>10</sup>. Une apparition dynamique, qui entraîne la première triple quête. Celle du cerf blanc (il s'échappe), celle du braque blanc (un convive se lève soudain, s'empare de lui, monte à cheval et l'emporte), et pour finir la sienne : un chevalier l'enlève sur un cheval blanc. Juste avant son rapt, l'irascible « veneresse » (en voyant sa proie lui échapper, elle a jeté rageusement à terre son arc et ses flèches) échange quelques mots avec Merlin : il tâche de réfréner son impatience<sup>11</sup>. Elle ignore à qui elle parle, puisqu'elle est alors dénuée de tout pouvoir magique et qu'elle ne l'a jamais rencontré avant (bien qu'elle le connaisse, comme tout un chacun, de réputation).

---

<sup>7</sup> Qu'on songe à celle de Guillaume le Maréchal, à soixante-treize ans, telle que la raconte son thuriféraire du XIII<sup>e</sup> siècle (Georges Duby, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984, coll. « Les Inconnus de l'Histoire »). Duby commence exprès par la longue agonie du « meilleur chevalier du monde », une mort *exemplaire* aux yeux de sa source médiévale, qu'il glose et commente.

<sup>8</sup> Les exemples en sont innombrables. On peut citer la rapidité de la mort des barons félons, ou du nain *Frocin*, dans le *Roman de Tristan* de Bérout (ca.1160-1170). Ou, encore, celle des amants criminels du *Lai d'Equitan* de Marie de France (ca 1160). Ils périssent de la mort horrible qu'ils avaient prévue pour leur victime : échaudés dans une cuve d'eau bouillante. Pas plus que les barons félons ou *Frocin*, ils n'ont le temps de comprendre ce qui leur arrive. Cette baignoire d'eau bouillante n'est d'ailleurs qu'un avant-goût de ce qui les attend dans l'Au-delà, dans les chaudières infernales où « damnés sont boullus », comme on sait.

<sup>9</sup> *La Suite du roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 214, § 259.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 215-218, § 259-262.

Sur le chemin du retour à *Camalaoth*, *Niviene* et Pellinor (Merlin l'avait chargé de la troisième aventure) surprennent un conciliabule nocturne entre deux espions. L'un d'eux transporte du poison qu'un mystérieux traître, en qui Arthur a toute confiance, se chargera de lui administrer. Effrayée, *Niviene* presse Pellinor de partir au plus vite. Un moment troublé lui aussi, il l'apaise après avoir réfléchi : inutile de s'inquiéter puisque « Merlins li sages prophètes est a court<sup>12</sup> ». Cette révélation la rassure. Merlin sait tout : il détruira le complot dans l'œuf (et c'est bien ce qui semble s'être passé, puisque nous n'entendrons plus jamais parler de cette vilaine affaire, à croire qu'il l'a réglée dans la plus grande discrétion...)

Pour l'heure, elle estime donc Merlin. La haine va naître en elle en même temps que l'amour en lui, comme par un phénomène de vases communicants.

### **Une haine qui va *crescendo***

À la prière d'Arthur, elle reste quatre mois à sa cour. Merlin tombe amoureux d'elle : elle est si belle. *Niviene* est horrifiée : et s'il usait de ses enchantements pour la violer ? Son aversion pour lui ne va cesser de croître, en parallèle avec ses pouvoirs magiques que, tout de suite, exerçant sur lui un chantage affectif qui semble l'amuser (cela le fait rire<sup>13</sup>), elle commence à lui soutirer. Avant que l'arrivée d'une lettre de son père, un roi de Bretagne armoricaine, n'abrège son séjour (il veut qu'on lui renvoie sa fille), elle a appris de lui beaucoup « d'ingromanchie et d'enchantement<sup>14</sup> ». Merlin étant venu la saluer avant son départ, elle lui demande étourdiment, par politesse, s'il ne l'accompagnera pas<sup>15</sup>. Il s'empresse évidemment d'acquiescer. Elle n'a plus alors qu'à se mordre les lèvres et à feindre d'être ravie, alors qu'elle « ne haoit riens autant coume lui<sup>16</sup> ».

Le lendemain, Merlin et *Niviene*, escortés des messagers de son père (de proches parents de la jeune fille), se mettent en route, l'une au vu et au su de tous, l'autre en cachette, de peur qu'Arthur ne lui refuse son « congiet<sup>17</sup> ». Ils passent la Manche et traversent sans dommages, grâce à Merlin, la terre de Benoïc, alors ravagée par la guerre que se livrent le roi Ban et Claudas de la Déserte. Une halte à *Trebe* est l'occasion d'une présentation à *Niviene* du bébé Lancelot par sa mère, Héléne. Puis Merlin propose à la jeune Amazone<sup>18</sup> de faire un crochet afin de voir le lac de *Dyane*. Il lui montre la tombe où la chasseresse fit périr brûlé vif, en faisant couler sur lui du plomb en fusion, son amant *Faunus* (1<sup>re</sup> mise en abyme). Ce crime atroce, raconté par Merlin, loin d'horrifier *Niviene*, aboutit au contraire chez elle à une identification totale à *Dyane*. Elle décide d'arrêter là le voyage et de s'installer dans l'ancien domaine de *Dyane*, qu'elle prie Merlin de rebâtir pour elle (le père de *Faunus* l'avait fait raser). Ses parents acceptent de rester. L'ouvrage achevé, Merlin le rend invisible. Puis il s'y installe lui aussi.

*Niviene* en vient alors au désir de meurtre.

Ses pouvoirs s'accroissent vite. Elle apprend à réaliser des illusions, puis à lui cacher ce qu'elle *dit*<sup>19</sup>. La révélation par Merlin du danger encouru par Arthur (*Morgain* complot sa mort), permet de mesurer la diminution des facultés de l'enchanteur. Il hésite à retourner en

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 261, § 301.

<sup>13</sup> « Et il commence adont a rire » (*ibid.*, p. 277, § 316).

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 278, § 317.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 279, § 319.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*, § 320.

<sup>18</sup> L'amour, les hommes et le mariage la rebutent : « elle ne vaut onques avoir ne ami ne baron » (*ibid.*, p. 257, § 297).

<sup>19</sup> « [...] elle l'avoit ja si enchanté par che meismes que elle avoit de lui apris que elle pooit *dire* canques elle voloit avant que ja en seust riens » (*ibid.*, p. 288, § 329). Nous soulignons.

Grande-Bretagne, comme elle lui demande instamment de le faire pour sauver le roi, croyant qu'à la cour quelqu'un veut l'empoisonner, lui. Cette preuve de confusion mentale fait jubiler *Niviene*, entre-temps devenue capable de lui cacher aussi ce qu'elle *fait*<sup>20</sup>. Mais il cède à ses instances, et ils rebroussent chemin. La mer franchie, ils s'engagent, sur les conseils du prophète, dans la *Forest Perilleuse*, où il « entombe » deux enchanteurs malfaisants (2<sup>e</sup> mise en abyme). La fin est proche, mais l'auteur la retarde, en entrelaçant au récit de la mort du Mage celui de l'attentat de *Morgain* contre Arthur. Quelque trente pages plus loin, on les retrouve, toujours dans la *Forest Perilleuse*, pour l'épisode de « l'entombement ».

### L'entombement

Ils sont à bout. L'un se meurt d'amour, l'autre de haine : Merlin lui répugne, en tant que fils du diable. À la première occasion, elle le tuera. Lui-même va la lui fournir.

Une nuit, à l'étape, dans un coin lugubre de cette forêt où ils viennent de manger<sup>21</sup>, Merlin lui révèle l'existence d'une *chambre* secrète, où vécurent et moururent deux parfaits amants : *Anasten* et son (anonyme) amie, dont il raconte l'histoire (3<sup>e</sup> mise en abyme). *Niviene* y voit l'occasion attendue. Perfidement, elle le prie de lui montrer ce lieu qu'un si « loial amour » a sanctifié : ils y passeront la nuit tous les deux<sup>22</sup>. Tout joyeux<sup>23</sup>, escorté de serviteurs porteurs de torches<sup>24</sup>, Merlin l'y conduit. Précédant le groupe, il ouvre successivement deux portes, donnant accès à deux pièces splendides. Puis, à la demande de *Niviene*, il ouvre leur tombe, de marbre rouge, couverte de soie rouge brodée d'or, pour lui permettre de voir les corps qui y reposent dans un même linceul<sup>25</sup>. *Niviene* tenant à dormir dans la *chambre*, deux lits y sont dressés, un pour elle et un pour lui, en proie maintenant à une tristesse inhabituelle : « Cele nuit fu Merlins moult pesans ne ne fut pas si liés ne si joius coume il seut<sup>26</sup> ». Finalement, il s'endort comme une masse. Alors, elle se lève et, à force de sortilèges, le réduit si bien à l'impuissance qu'elle peut le manier comme « une mote de terre » sans « ame<sup>27</sup> ». Après quoi, ne supportant pas qu'on le tue sous ses yeux, elle ordonne qu'on le jette « en la fosse » (tombe) restée ouverte, fait replacer sur lui la « lame » et, à l'aide de nouvelles incantations, la scelle à jamais<sup>28</sup>.

L'épilogue apprend que Merlin est mort peu après, ni lui ni personne n'ayant pu le délivrer. L'auteur, qui se dissimule sous le nom de Robert de Boron, intervient alors pour expliquer le titre du livre (fictif) de son (prétendu) cousin, Hélié de Boron, livre auquel, deux fois déjà<sup>29</sup>, il avait fait allusion : *Le Brait*, « Cri » déchirant poussé par Merlin du fond de la fosse, lorsqu'il se rendit compte qu'il était « livrés a mort par engien de feme<sup>30</sup> ». Un *Brait* si

---

<sup>20</sup> « [...] ne il ne pooit riens savoir *de chou que elle disoit ne faisoit*, car elle s'estoit trop bien garnie encontre lui par ingremanchje » (*ibid.*, p. 290, § 331). Nous soulignons.

<sup>21</sup> « Il avoient esche, si prisent de la plus seche busche. Si la lumerent et firent or grant feu et mangierent viande qu'ils avoient aportee d'un chastiel » (*ibid.*, p. 330, § 380).

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 330-332, § 380-382.

<sup>23</sup> « Lors est Mellins molt liés » (*ibid.*, p. 332, § 383).

<sup>24</sup> « Si fait prendre tortis a .II. varlés et s'en vait toute une petite sentele qui tornoit hors del chemin » (*ibid.*)

<sup>25</sup> « Et lors moustre a la demoisele une tombe [...] couverte d'un vermeil samit ouvret a or [...]. Et [...] elle [= *Niviene*] connoist que elle [= la tombe] estoit de marbre vermeil » (*ibid.* p. 333, § 383).

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 334, § 385.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 334-335, § 385.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 335, § 386.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 194, § 239, et p. 311, § 357.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 336, § 387.

terrible qu'il fut entendu dans toute l'Angleterre. De nombreuses « mierveilles<sup>31</sup> » (prodiges) l'accompagnèrent. Cette intervention d'auteur achevée, le narrateur reprend le fil de son récit, montre le départ de *Niviene*, puis il revient à Arthur pour la conclusion, laissée en suspens, du complot fomenté par Morgain.

La culpabilité de *Niviene* paraît indéniable. Elle a manipulé Merlin mentalement, psychologiquement, physiquement, et, pour finir, elle l'a exécuté.

Seulement, il avait le pouvoir de détruire ses maléfices, et donc de l'en empêcher.

## II. Le choix de Merlin

Le lecteur l'a appris peu avant, de la bouche d'un Merlin déjà très atteint :

« [...] les enchantemens qui sont fait ne puis je desfaire *se je ne voel m'arme perdre*. Mais certes miex vaurroie je que *mes cors* fust tornés a honte par auchune traïson que *l'ame de moi* fust perdue<sup>32</sup>! »

Merlin pouvait sauver son *corps*<sup>33</sup>, mais c'eût été au détriment de son *âme*, dont le salut lui importe plus que la survie même du royaume d'Angleterre<sup>34</sup>. Il a préféré mourir.

### L'âme de Merlin en jeu

C'est une différence essentielle entre le *Roman de Merlin* et cette *Suite* que le salut de l'âme de Merlin. Chez Robert de Boron, sa rédemption ne fait aucun doute, alors qu'ici Merlin n'est pas lavé de sa « maculée conception » (selon la jolie formule de Francis Dubost<sup>35</sup>). « Fils du diable » est une insulte qu'on lui lance souvent. Certains mériteraient qu'on leur retourne le compliment (Merlin le fait d'ailleurs à Arthur<sup>36</sup>). D'autres parlent sous l'effet de la colère (telles

---

<sup>31</sup> *Ibid.* Ce livre fictif est une annonce de plus de la mort de Merlin.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 289, § 330.

<sup>33</sup> L'expression « mes cors » n'est pas ici l'équivalent d'un simple pronom personnel. Antithèse de « l'ame de moi », elle a son sens plein.

<sup>34</sup> De nombreuses années avant, averti par Merlin de la proche naissance d'un enfant (Mordred) destiné à le tuer et à détruire sa *terre*, Arthur l'avait pressé de lui révéler son identité. Il l'avait trouvé inflexible : « "Sire, fait Merlins, li descouvrirs vaurroit miex que li celers, qui vaurroit garder au preu de la terre. Mais quel chose que la terre i gaignast, jou i perderoie trop, car je i perderoie l'ame de moi, dont il m'est ore plus que de tout che païs. Et pour chou le vous celeraï jou : *je voel miex m'ame sauver que la terre*" » (*ibid.*, p. 13, § 16). Nous soulignons.

<sup>35</sup> *Op. cit. sup.*, t. II, p. 712.

<sup>36</sup> Effrayé par ses pouvoirs divinatoires, Arthur, ne sachant pas à qui il parle (c'est leur toute première rencontre, et Merlin use de *muances*), l'a appelé « anemis ». Merlin lui rétorque alors que c'est lui qui mérite d'être traité de « dyables et anemis Jhesucrist », puisqu'il a commis un inceste avec sa sœur « germanne » (sa propre sœur) [*La Suite du Roman de Merlin*, éd. Roussineau cit. *sup.*, *ibid.*, p. 8, § 11].

Ygerne<sup>37</sup>, ou la mère de Tor<sup>38</sup>). Parfois la remarque s'accompagne d'un sourire<sup>39</sup>. De telles accusations ne tirent donc pas à conséquence (mais elles ont pour utilité d'empêcher le *lecteur* d'oublier la trouble origine du Mage). Ce qui est grave, c'est que Dieu, Lui, ne l'oublie pas.

Au début du roman, consacré à la conception et à la naissance de Mordred, le Christ était apparu en songe à Arthur pour l'empêcher de commettre un nouveau massacre des Innocents<sup>40</sup>. S'Il avait confirmé la justesse des prédictions de Merlin (l'inutilité du crime projeté), Il ne l'avait pas moins nommé « li fiex a l'anemi<sup>41</sup> »

Merlin non plus ne l'oublie pas. Il sait que sa part maudite n'est pas morte. Cette double nature de Merlin, l'auteur la montre à l'œuvre, par ses alternances d'humilité et d'orgueil.

### **Merlin entre humilité et orgueil**

Le Merlin de la *Suite-Huth* est orgueilleux. Il aime à se mettre en vedette, ce qui peut aller jusqu'au cabotinage. Un travers agaçant, visible dès la scène de reconnaissance d'Arthur, organisée par lui comme un grand spectacle, et où il se taille la part du lion<sup>42</sup>. Mais il peut aussi être infiniment humble.

Deux jours après le drame survenu au château du Graal, c'est lui qui, ouvrant le chemin en éclaireur, y pénètre le premier. Il le parcourt lentement, marquant un arrêt dans chaque *chambre*, y faisant le tri des morts, des blessés et des prostrés, qu'il ranime d'impérieux « Levez vous ! », « Levez sus<sup>43</sup> ! » La gravité de Merlin, le rôle exorbitant qui est ici le sien<sup>44</sup>, rendent la fin d'autant plus saisissante. Parvenu au seuil du « saintisme lieu<sup>45</sup> » où sont gardés « la Sainte Lanche e li Sainz Vasseax », lieu que Balaain a profané, lui, Merlin, n'entre pas : il s'agenouille,

---

<sup>37</sup> C'est Ygerne qui parle *de* Merlin, à Merlin, sans le savoir, bien sûr : « "Si moustra bien qu'il [= Merlin] estoit estrais dou dyable et d'anemi" » (*ibid.*, p. 22, § 30). Dans *Le Roman de Merlin* de Robert de Boron, la mère d'Arthur était morte sans savoir ce que son fils était devenu après qu'il eut été remis à Merlin. L'auteur de la *Suite-Huth* la ressuscite pour une scène de reconnaissance qui, pour elle, tient du martyre.

<sup>38</sup> « "Et je sai bien, si coume maintes gens dient, que vos fustes fiex dou diable" » (*ibid.*, p. 269, § 309). Merlin vient de révéler à Arthur que Tor n'est pas le fils du paysan Arés, l'époux légitime de la dame. Il est né des œuvres du roi Pellinor, qui l'a violée juste avant son mariage. Cette paysanne, singulièrement fine, n'est pas dupe des raisons qui poussent Merlin à dévoiler la vérité, et elle le lui dit en face : « "[...] mais sachiez que ja Diex ne vous en savra gret, car vous ne le faites mie pour l'amour de lui ne pour moi amender, fors pour montrer vostre savoir" » (*ibid.*, p. 270, § 309). Nous soulignons.

<sup>39</sup> Merlin vient de prédire, avec un luxe de détails, la mort prochaine de trois bûcherons. Arthur est à la fois éberlué et amusé par tant de prescience : « Et li rois commenche a sorrrire de ceste chose et dist que ceste aventure que Merlins set ne set il mie de par Dieu, mais de par le mal esperit » (*ibid.*, p. 41, § 52).

<sup>40</sup> Voir notre article : « La bataille de *Salesbieres* n'aura pas lieu, ou *Mordred* sauvé des eaux, dans la *Suite-Huth* du *Roman de Merlin*, 1235-1240 ? » (*La Bible et la guerre, la non-violence*, Jean-Marie Marconot et Bernard Tabuce (éd.), Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2011, collection « Histoire et Sociétés », p. 207-225).

<sup>41</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. Roussineau cit. *sup.*, p. 61, § 83.

<sup>42</sup> Il y accroit progressivement son rôle, détournant l'intérêt sur sa propre personne. Pour finir, il se substitue à Arthur dans son rôle de juge, s'érige en Juge suprême et tire les leçons de l'histoire, en une tirade pleine de superbe. La scène de reconnaissance d'Arthur se double donc d'une scène de reconnaissance de Merlin. À lui, autant qu'au roi, s'adressent à la fin les ovations du public (*ibid.*, p. 20-27, § 28-35).

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 163-164, § 205.

<sup>44</sup> Un rôle narratologique : il fait reprendre l'action. Dramatique : il sauve Balaain. Thaumaturgique (et quasi christique) : à sa voix, les (presque) morts se lèvent. Liturgique : il se comporte en prêtre.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 165, § 207.

pleure et prie<sup>46</sup>. Et c'est un simple « moine blanc » (un Cistercien), revêtu des « armez Jhesu Crist », selon l'expression de Merlin, qui, à sa demande, y pénètre à sa place<sup>47</sup>.

L'écrivain a encore une autre façon de donner à voir la dualité de Merlin : le montrer tiraillé entre *fin' amor* et *fole amor*.

### **Merlin entre *fin' amor* et *fole amor***

L'invention d'un Merlin amoureux revient à l'auteur du *Lancelot* en prose (ca 1120). Dans cette œuvre, c'était un personnage sans finesse : il voulait juste « jesir » avec *Niniene*<sup>48</sup>. L'auteur de la *Suite-Huth* s'inspire de lui (car il été le premier à « entomber » Merlin), mais il accorde au Mage une psychologie complexe et le fait s'éprendre de deux femmes.

À de nombreuses années de distance<sup>49</sup>.

Avec *Morgain*, qu'il rencontre l'année suivant le sacre d'Arthur, l'histoire est brève. *Morgain* est intéressée : elle lui fait des avances pour lui soutirer son savoir. Le fruit pressé, elle jette l'écorce. Du côté de Merlin, c'est une attirance d'autant plus coupable (« fole amour<sup>50</sup> »), qu'elle est mariée, enceinte, et même presque à terme. Ce n'est qu'une passade (même s'il gardera toujours pour elle de l'affection<sup>51</sup>), mais une passade instructive, puisqu'on sait désormais que Merlin n'est pas à l'abri du désir.

Avec *Nivienne*, quelque *vingt ans plus tard*, c'est une passion.

Mais pas un coup de foudre. L'amour naît chez le vieux Merlin peu à peu, à force de la connaître et de la fréquenter<sup>52</sup>. À la différence de *Morgain*, elle est vierge. Le voyant « souspris » d'amour, elle prend peur, craint qu'il n'abuse d'elle à son insu. En quoi elle a tort :

« Mais cil n'en avoit talent, car il ne fesist en nulle maniere chose dont il cuidast que elle se deust courechier<sup>53</sup> ».

Merlin l'aime d'amour *fine*.

De l'amant courtois, il a le langage, s'adresse toujours à elle d'un respectueux « Damoisele » ou « Dame<sup>54</sup> », qui devient, après l'installation au Lac, « Dame del Lac<sup>55</sup> ». Une seule fois, il ose (parce qu'elle ne peut pas l'entendre) la nommer tendrement « amie<sup>56</sup> ».

---

<sup>46</sup> « E il s'agenoile erraument [...] mult en plorant e del quer e des oex [...] fait sez priers e sez oreisonz devant l'uis de la chamber telez cum il lez savoit » (*ibid.*, p. 164, § 206-207).

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 165, § 207, Merlin s'exprime ici comme un ermite de la *Queste del Saint Graal*.

<sup>48</sup> *Lancelot. Roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, Alexandre Micha (éd.), Genève, Droz, 1978-1983, IX tomes (t. VII, 1980, chap. VIa, § 10, p. 42-43).

<sup>49</sup> On ne saurait trop remercier G. Roussineau d'avoir reconstitué méticuleusement la chronologie de l'œuvre. Le roman est touffu, et les marqueurs temporels y sont très flous. Il est facile de se perdre (*La Suite du Roman de Merlin*, éd. Roussineau cit. *sup.*, « Introduction », "La genèse et l'esprit de l'œuvre", p. IX).

<sup>50</sup> « [...] il l'amoit de fole amour » (*ibid.*, p. 120, § 157).

<sup>51</sup> Peu de temps après, ne lui gardant pas rancune, il la sauve de la vengeance d'Arthur, allant pour cela jusqu'à mentir au roi et à causer la mort d'un homme. Par reste d'affection pour elle, oui, c'est indubitable : « Il amoit moult Morgain » (*ibid.*, p. 124, § 162). Mais aussi parce qu'il ne faut pas qu'elle meure, puisqu'elle a, comme Mordred le Maudit, son rôle à jouer à la fin de l'histoire arthurienne.

<sup>52</sup> Il prend sa source à « Tendre-sur-Assiduité », eût dit la grande Mademoiselle de Scudéry. « Merlins repairoit moult volentiers avoec la Damoisele Cacheresse, celle qui Nivene estoit apielee. Et tant i repaira une fois et autre qu'il l'ama de trop grant amour pour chou qu'ele estoit de trop grant biauté » (*ibid.*, p. 277, § 315).

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 287-291, § 328-331.

<sup>55</sup> « "Certes, Dame del Lac", ce dist Merlins » (*ibid.* p. 291, § 332).

<sup>56</sup> « "Certes, amie, je vous vengerai" » (*ibid.*, p. 294, § 336). *Nivienne*, victime de deux enchanteurs maléfiques, est alors inconsciente.

Du *fin* amant, il a aussi la soumission aveugle<sup>57</sup>. Dans ses protestations d'obéissance s'entend l'écho de textes célèbres :

« Et jou irai, fait il, puis qu'il vous plaist, et si cuit ge faire folie<sup>58</sup> ».

Comparons avec le serment d'*Equitan*, célèbre victime de la passion :

Ja cele rien ne li dirra  
Que il ne face a sun poeir  
Turt a folie u a saveir<sup>59</sup>.

Enfin, dans la scène finale, l'auteur lui prête plusieurs traits des deux plus loyaux amants de la littérature médiévale.

### **Merlin, Tristan, et Lancelot**

L'histoire d'*Anasten* fait penser à celle de Tristan. Comme lui menacé de mort par un roi, son parent, à cause de celle qu'il aime, il s'enfuit et se cache avec elle dans une forêt, en un désert rocheux où il a fait creuser une *chambre* merveilleuse. Chez Bérout et Eilhart d'Oberg, les amants s'abritent dans une simple cabane. Les rares fragments conservés de l'œuvre de Thomas d'Angleterre ne comportent pas l'épisode de la vie dans les bois. Mais deux traductions-adaptations étrangères de son roman prouvent qu'ils y vivaient dans une grotte.

Chez Gottfried de Strasbourg (*Tristan et Isolde*, 1<sup>er</sup> tiers du XIII<sup>e</sup>), ils se réfugient dans la « Grotte d'Amour », creusée jadis par les géants. Sa voûte est ornée de pierres précieuses, son sol pavé de marbre vert. Elle contient un lit de cristal<sup>60</sup>.

La *Saga* de Frère Robert (1226) les fait également vivre dans une grotte secrète, taillée autrefois par des « païens » et décorée par eux avec art<sup>61</sup>.

En grande partie perdu pour nous, le *Tristan* de Thomas avait peu de chances de l'être vers 1235-1240 (date probable de l'écriture de la *Suite-Huth*). À notre avis, l'auteur le connaissait et il s'en est inspiré<sup>62</sup>. De plus, il achève l'histoire sur deux caractéristiques de la légende tristanienne : mort des amants le *même* jour, et sépulture commune : ils « moururent tout en un jour » (on croit réentendre le vers du lai du *Chievrefueil* de Marie : « Puis en mururent en un jur<sup>63</sup> ») « et furent mis en terre ensamble<sup>64</sup> »

Ces ressemblances font comprendre que Merlin rêve d'un amour aussi fort que celui de Tristan. Car *Anasten*, c'est lui :

---

<sup>57</sup> P. Zumthor lui rend cette justice : « il est honnête, attend de Viviane qu'elle lui donne de bon cœur ce qu'il pourrait prendre par force » (*op. cit. sup.*, chap. IV, p. 253).

<sup>58</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 291, § 332.

<sup>59</sup> *Lais de Marie de France*, Karl Warnke (éd.), trad. de L. Harf-Lancner, Paris, Le Livre de Poche, v. 244-246.

<sup>60</sup> Gottfried de Strasbourg, *Tristan et Isolde*, trad. de Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok (*Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1995, p. 600).

<sup>61</sup> *La Saga de Tristram et d'Isönd* (*ibid.*, p. 876-877 ; trad. de Régis Boyer).

<sup>62</sup> Le *Tristan en prose* (ca 1230) comporte un épisode qui semble lui-même inspiré de Thomas : celui de la *meson* de la *Sage Demoisele*, jadis aménagée par un amant pour y vivre secrètement avec sa féérique amie, au cœur du *Morroiz*. Tristan et Yseut, proscrits, s'y cachent à leur tour. La *meson* n'est pas décrite, mais une phrase fait comprendre qu'il s'agit d'une habitation troglodytique : « Il meut en une roche ça devant en la meson de la Sage Demoisele » (*Le Roman de Tristan en prose*, Renée Louise Curtis (éd.) [2 tomes], t. II, Leyde, Brill, 1976, p. 152). L'auteur du *Merlin-Huth* ayant lu le *Tristan* en prose, il connaît forcément ce passage. Mais les ressemblances entre la grotte d'*Anasten* et les grottes des versions allemande et norroise sont autrement frappantes, ce qui laisse à penser qu'il a lu la source directe des trois textes : le *Tristan* de Thomas.

<sup>63</sup> *Lais de Marie de France*, éd. cit. *sup.*, p. 262, v. 10.

<sup>64</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 331, § 381.

« Aussi ai je fait, dame, que jou ai laisset pour vostre compaignie le roi Artus et tous les haus houmes dou roiaime de Logres dont jou estoie sires<sup>65</sup> ».

Mais en plus pur. L'amour d'*Anasten* n'est pas adultère. Son persécuteur n'est pas un mari jaloux mais un *père* fou d'orgueil qui refuse un mariage en lequel il voit une mésalliance - son fils aime « la fille d'un povre chevalier » : c'est là aimer « bassement » et en « povre lieu<sup>66</sup> » ! -, préférant le tuer plutôt que d'y consentir.

Et en plus heureux. La grotte achevée, *Anasten* y vit « a grant joie » avec « s'amie<sup>67</sup> » jusqu'à la fin de ses jours (chez Marie de France, « amur » rimait avec « dolur<sup>68</sup> »). Une histoire émouvante par ce qu'elle révèle, chez Merlin, d'aspiration au bonheur. Ce qui ne l'empêcherait pas de tout sacrifier à sa *Dame*, comme le prouve l'allusion au second amant mythique.

En ouvrant la tombe des amants, Merlin ouvre la sienne : un geste désormais indissociable de Lancelot. Même rapidité, même détermination : « Si la prent erraument par le plus gros chief et le lieve contremont<sup>69</sup> » (comparons avec le *Chevalier de la Charrette* : « Tantost vet la lame seisir / Li chevaliers, et si la lieve<sup>70</sup> »). Même exploit surhumain : « Et si estoit elle si pesans que .X. houme eussent euut assés a remuer le<sup>71</sup> » (cf. Chrétien de Troyes : « Mialz que dis home ne feïssent / Se tot lor pooir i meïssent<sup>72</sup> »).

Mais Merlin, ce *fin' amant*, est aussi le fils du diable.

### Du déchirement au dédoublement

Le problème n'est pas que le désir s'en mêle. L'amour courtois ne l'ignore pas, il le contrôle (ce que fait justement Merlin). C'est qu'il ne cesse de croître, en même temps que l'amour « pur » et en opposition avec lui, coupant Merlin en deux :

[...] si l'amoit de si grant amour qu'il n'amoit riens el monde autant. Et pour la grant amour qu'il avoit a li ne li osoit il requerre que elle fesist pour lui, car il ne l'osoit courechier. *Et il pensoit toutes voies* que il i averroit en auchune maniere, si qu'il en feroit outretement ses volentés<sup>73</sup>.

Jusqu'où pourrait le mener ce déchirement ? L'épisode des enchanteurs malfaisants sert justement à le faire deviner.

Seconde annonce de « l'entombement », il comporte avec la première d'importantes différences. Ici, la victime n'est plus un homme (comme dans l'histoire *Faunus-Dyane*), mais une femme – de nombreuses femmes, même. Ici, ce sont des « houmes » qui sont luxurieux (avant, c'était *Dyane*), et ce sont eux, pas leurs victimes, qui finissent « entombés ».

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 332, § 382.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 330, § 380-381.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 331, § 381.

<sup>68</sup> C'est une rime batelée : « De lur *amur* ki tant fut fine/ Dunt il eurent meinte *dolur* » (*Le Lai du Chèvrefeuille*, éd. cit. *sup.*, p. 262, v. 8-9). Nous soulignons.

<sup>69</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 333, § 383.

<sup>70</sup> *Le Chevalier de la Charrette* (Chrétien de Troyes. *Œuvres complètes*, Daniel Poirion (éd.), Paris, Gallimard, 1994, coll. « La Pléiade », p. 554, v. 1916-1917).

<sup>71</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 333, § 383.

<sup>72</sup> *Le Chevalier de la Charrette*, éd. cit. *sup.*, p. 554, v. 1919-1920.

<sup>73</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 288, § 329. Autre exemple : « Et Merlins amoit tant la Demoisele del Lac qu'il en moroit, ne il ne li osoit requerre que elle fesist pour lui por chou qu'il savoit bien que elle estoit encore pucelle. *Et neporquant* il ne baoit pas gramment avoec li estre qu'il ne la conneust carneument et qu'il n'en fesist tout chou que hom fait de feme » (*ibid.*, p. 329, § 379). Nous soulignons.

Ce sont des orgueilleux. Ils trônent sur deux « chaires », chacune surmontée d'un dais d'ivoire, tels des empereurs<sup>74</sup>. Oisifs, ils jouent de la musique, quand ils n'utilisent pas les pouvoirs magiques de leurs harpes pour assouvir leurs bas instincts. Grâce à elles, ils ont déjà fait plus de cent victimes, tuant et violant impunément. Si un couple venait à passer, pour peu que la demoiselle fût belle, au moyen des harpes, les « enchanteurs » plongeaient les deux en catalepsie. Puis ils violaient l'une sous les yeux de l'autre, avant de le tuer, pour l'empêcher de les dénoncer<sup>75</sup>. Des criminels, n'ayant même pas, comme *Dyane*, l'excuse de la passion<sup>76</sup>. Tels les cruels héros du marquis de Sade, ils n'avaient d'autre Dieu que leur jouissance.

Or comment ne pas voir que ces monstres ressemblent à Merlin ?

Bien sûr, il n'a jamais été oisif, ayant au contraire usé sa vie au service de l'Angleterre, mais c'est un enchanteur, et autrement puissant qu'eux : il paralyse un homme sans l'aide d'aucun objet magique, par sa seule volonté<sup>77</sup>. Il est orgueilleux, a toujours été proche des souverains, et il n'est pas exempt de cruauté envers les femmes<sup>78</sup>. Même la harpe pourrait être un trait d'union entre lui et eux, non pas que Merlin soit musicien, mais parce qu'elle est emblématique de Tristan, auquel ressemble *Anasten*, qui lui-même est son double idéal. Enfin, il y a deux enchanteurs. Le retour (obsédant) du thème de la fratrie invite à voir en eux des frères, peut-être jumeaux. Mais ce redoublement suggère aussi un dédoublement : celui d'un homme placé face à son miroir<sup>79</sup>.

Ce sont deux doubles *noirs* de Merlin (ou plutôt deux horribles caricatures). Leurs crimes, une part de lui rêve de les commettre.

Ce serait facile. Ils sont loin de tout. Les cousins de *Nivienne* seraient incapables de la protéger. Et qui irait le soupçonner ? *Personne ne l'a vu partir avec elle*.

Un crime *parfait*, portant la griffe de son père le diable, pire même que celui auquel Merlin doit sa naissance, car il violerait non seulement une vierge, mais celle qu'il aime.

Mais encore faut-il bien comprendre ce que l'auteur entend par « diable ».

Christine Ferlampin-Acher l'a montré dans un beau livre : Satan, au XIII<sup>e</sup> siècle, n'est plus conçu comme un principe maléfique *extérieur* à l'homme. Il a été *intérieurisé*. C'est une force de chaos tapie en lui, amorale, asociale, affamée de puissance et de jouissance, et qui le pousse à commettre, à son insu, des actes que sa conscience réproouve<sup>80</sup>. Autrement dit, dimension métaphysique à part, c'est ce que nous appelons aujourd'hui l'Inconscient (et même le « Ça »<sup>81</sup>). Ces pulsions maléfiques, Merlin les repousse, les refoule. L'horreur qu'elles lui

---

<sup>74</sup> *Ibid.* p. 292, § 334.

<sup>75</sup> « [...] et puis occhioient chelui, qui qu'il fust, pour qu'il emparlast » (*ibid.*, p. 293, § 335).

<sup>76</sup> C'est pour être libre d'aimer *Felix* qu'elle a « entombé » *Faunus*.

<sup>77</sup> On l'a découvert au début du roman, en le voyant jeter un sort à Pellinor pour sauver Arthur d'une mort certaine : « Et quant Merlins voit chou, si gete son enchantement si qu'il fait endormir le chevalier desus le cors Artus » (*ibid.*, p. 48, § 61). L'immobilité de Pellinor est telle qu'Arthur croit que Merlin l'a tué.

<sup>78</sup> La scène de reconnaissance d'Arthur, imaginée par lui, est un supplice pour Ygerne.

<sup>79</sup> La miniature du f° 185 du manuscrit de Londres (British Library, Additional 38117, dit ms. Huth), reproduite à la p. CXXI de l'éd. Roussineau, les représente identiques et face à face.

<sup>80</sup> Elle parle d'une « intériorisation du diable et des monstres, qui ne sont plus l'Autre, mais qui se nichent en chaque homme, tenté, séduit, attiré, pécheur. Le désordre n'est plus au cœur du monde, mais de l'homme. Le monstre tend à ne plus exister par lui-même et à n'être que la projection des forces obscures qui hantent l'homme » (C. Ferlampin-Acher, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, coll. « Traditions et Croyances », p. 296).

<sup>81</sup> L'auteur de la *Suite-Huth* était un remarquable connaisseur de ce qu'on appelle maintenant la « psychologie des profondeurs ». *L'accident domestique* advenu au bébé Mordred (il s'agit en fait d'un « acte manqué » typique) en est un exemple frappant (voir notre article « La bataille de *Salesbieres* n'aura pas lieu », *loc. cit. sup.*)

inspirent devient révolte quand ses doubles, sous ses yeux, osent attaquer *Niviene*. C'est comme si, dans un cauchemar, il se voyait lui-même l'agresser.

Il leur jette un sort paralysant, les désarme (sans leurs harpes, ils ne sont rien<sup>82</sup>), et les jette dans deux *fosses* où il les fait brûler vifs, dans un feu destiné à ne s'éteindre qu'à la mort d'Arthur, leurs corps demeurant jusque-là intacts. Un châtement *exemplaire* : Merlin ménage dans les *lames* des tombes un interstice laissant voir les flammes et les corps, montrant le sort réservé à ces enchanteurs dans l'au-delà – sort qui serait le sien, s'il cédait à ses pulsions. Ce faisant, il indique à *Niviene* comment se sauver, *elle*, tout en le sauvant, *lui* : elle *doit* « l'entomber ».

Merlin ne fait pas que consentir à sa mort : il y *collabore* avec sa meurtrière.

### III. Relecture

Merlin n'ignorait pas comment il mourrait. Bien longtemps avant, il l'avait prédit à Arthur : « je serai tous vis mis en terre<sup>83</sup> ». Plus loin, il lui avait même révélé qu'il serait « livrés a mort par engin de feme<sup>84</sup> ». Quand la tueuse est venue, il savait *qui* elle était.

*Niviene* surgit en « veneresse », poursuivant à cor et à cri un cerf « blans ». Pour préparer son identification à *Dyane*, bien sûr, mais surtout pour que le lecteur, lui aussi, la reconnaisse.

#### Merlin et la Veneresse

C'est la Mort, telle qu'on la représente à cette époque. Pas sous la forme d'un squelette armé d'une longue faux. Cette allégorie macabre est beaucoup plus récente<sup>85</sup>. Sous l'aspect d'une amazone, montant un cheval fougueux, comme elle est figurée au portail du Jugement Dernier de Notre-Dame de Paris (XIII<sup>e</sup> siècle) - le quatrième *cavalier* de l'Apocalypse y est devenu une *cavalière*<sup>86</sup> -, ou d'une chasseresse, comme l'a dépeinte, plus tôt encore, dans ses *Vers de la Mort* (ca 1194-1197), le poète cistercien Hélinand de Froidmont.

À cheval, s'annonçant de loin, à son de « cor », portant « tramail et roiz et nasse », brandissant un « arc-qui-ne-faut » autrement infaillible que celui de Tristan :

Mors, trai ton *cor* & si le sone  
A Pronerai & a Peronne [...].  
Mors, mors, salue moy Renaut [...],  
Dis li, dis li, qu'il s'apparaut  
A encontre l'*arc qui ne faut* [...].  
Mors, fai enceler tes *chevaux* [...].  
Mors, mors, qui ja ne seras lasse,

---

<sup>82</sup> Tout leur pouvoir tient en ces harpes. Leur voix n'a rien de magique, contrairement à ce qu'a écrit Emmanuèle Baumgartner (« La musique pervertit les mœurs », *Miscellanea Mediaevalia. Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, Honoré Champion, 1998, [2 tomes], tome I [p. 75-89], p. 85). Les mots « vois » et « sons » désignent tous deux, de façon un peu redondante, la musique produite par les instruments (« la vois et li sons de ces harpes », éd. Roussineau cit. *sup.*, p. 293, § 335). S. Marcotte est visiblement du même avis que nous (voir sa traduction du passage concerné, *op. cit. sup.*, p. 513, § 335).

<sup>83</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. Roussineau cit. *sup.*, p. 32, § 42.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 118, § 154.

<sup>85</sup> Pour l'évolution de l'image de la mort au Moyen Âge, aussi bien dans la littérature que dans l'iconographie, et la naissance du macabre, on se reportera à la thèse, à plus d'un titre pionnière, de Christine Martineau-Génieys, *Le Thème de la mort dans la poésie française de 1450 à 1550*, Paris, Honoré Champion, 1977, « Introduction » et I<sup>re</sup> Partie « L'entrée de la mort », chap. II : « Iconographie macabre », p. 81-96.

<sup>86</sup> Nue, les yeux bandés, allant si vite qu'elle paraît presque couchée sur son cheval (qu'elle monte à cru), elle brandit une épée tranchante (Émile Mâle, *L'Art Religieux du XIII<sup>e</sup> siècle en France*, Paris, Armand Colin, 1958, tome II, p. 369, fig. 171).

De muer haute chose en basse,  
Moult volontiers feisse apprendre  
Et Rois & princes, se j'osasse,  
Comment tu trais *rasoirs de chasse*  
Pour reté ceux que tu veux prendre [...].  
Tu as *tramail & roiz & nasse* (= des filets et des panneaux de chasse)  
Por devant les haus hommes *tendre*<sup>87</sup>.

Quant au cerf, dont la blancheur indique qu'il vient de l'Autre Monde (mais qui est mortel), c'est un double animal de Merlin. Lui aussi est mortel, bien qu'issu de l'Autre Monde par son père, et il a toujours eu des liens étroits avec les cerfs. Dans la *Vita Merlini* (1150-1151), c'est à la tête de hardes de cervidés et sur un cerf qu'il se rend aux secondes noces de sa femme<sup>88</sup>. Ici, c'est lors d'une chasse au « cierf » qu'il se fait connaître d'Arthur, selon un scénario bien connu, celui de la « chasse féérique », dans lequel un animal a pour tâche de guider un humain jusqu'à un être surnaturel<sup>89</sup>. Enfin, leur destin est le même : être le gibier de la *Veneresse*.

Merlin *l'attendait*. Il avait annoncé sa venue, prévenant qu'allaient se produire trois *aventures* dans lesquelles elle était comprise, allant jusqu'à distribuer à l'avance leurs *rôles* aux *acteurs*. Car comment ne pas voir que cette arrivée a tout d'une *mise en scène* bien dans son style<sup>90</sup> ? Rien ne manque au spectacle : coups de théâtre, comparses dissimulés dans le public (de spectateur, un convive devient acteur en enlevant le *brachet*), retournements de situation (la chasseresse est à son tour chassée), couleurs (blanc, noir, vert), musique (cris, aboiements, sons de cor). Aucun doute : c'est lui qui a attiré le cerf et donc conduit à lui la *Veneresse*.

Non content de transformer son arrivée en spectacle, il s'offre le luxe de lui donner une leçon de patience, en une phrase à double entente (dont elle ne peut pas saisir l'ambiguïté), témoignant de sa part d'un solide sens de l'humour noir : « Damoisiele, or vous souffrés atant [...], que ja ne perderés chaiens chose qui bien ne vous soit rendue<sup>91</sup>. »

Qu'elle se tranquillise, en effet. Sa proie, quelle qu'elle soit, ne lui échappera pas...

Car, à la différence du cerf, Merlin n'a pas l'intention de fuir. Il a fait *venir sa Mort à lui* quand il s'est estimé prêt.

Voilà qui ne manque pas de panache !

Mais aussi quelle preuve d'orgueil...

Son Grand Œuvre (la mise en place du monde arthurien), est en effet presque achevé. Il a procédé à rebours de l'ordre chronologique. D'abord l'Apocalypse de « Salesbieres » (Salisbury), puis le Graal, enfin la Table Ronde et Guenièvre (la *Veneresse* arrive exactement

---

<sup>87</sup> *Vers de la Mort, par Dans Helynand, religieux en l'abbaye de Froid-mont, Diocèse de Beauvais, en l'an M.C.C.*, Antoine Loisel (éd.) [1536-1617], f° 6 r°, f° 6 v°, f° 7 r°, f. 8 r°, f° 10 r°, strophes 5, 7, 11 et 18. Nous soulignons.

<sup>88</sup> *Vie de Merlin par Geoffrey de Monmouth*, trad. Christine Bord et Jean-Charles Berthet (*Le devin maudit. Merlin, Lailoken, Suibhne*, Philippe Walter (éd.), Grenoble, ELLUG, 1999, coll. « Moyen Âge Européen », p. 86-89).

<sup>89</sup> Ce scénario implique d'habitude des fées. Lancé à la poursuite d'un animal, un chasseur se coupe de son groupe et s'égaré : alors lui apparaît la fée. Du cerf blanc (ou du sanglier blanc) qu'il chassait et que la fée avait envoyé pour le guider jusqu'à elle, il n'est souvent plus question. C'est ce qui arrive ici à Arthur, sauf qu'il rencontre Merlin au lieu d'une fée (*La Suite du Roman de Merlin*, éd. Roussineau cit. *sup.*, p. 2-3, § 4-5). Or Merlin participe de « l'homme sauvage », gardien de bêtes réputées impossibles à domestiquer. La *Vita Merlini* témoigne qu'il se fait obéir des cervidés. Il semble donc avoir chargé un cerf de lui ramener Arthur - à moins qu'il n'ait lui-même pris la *samblance* d'un de ces animaux, comme dans « L'Histoire de Grisandole », où il fait irruption, de façon fracassante, à la cour de l'empereur de Rome, sous la forme d'un grand cerf majestueux, un cinq-cors (*Les Premiers Faits du Roi Arthur, Le Livre du Graal*, éd. cit. *sup.*, p. 1229-1231).

<sup>90</sup> Pour s'en convaincre, il suffit de comparer cette mise en scène à celle qu'il avait imaginée pour la scène de reconnaissance d'Arthur (*La Suite du Roman de Merlin*, éd. Roussineau cit. *sup.*, p. 18-27, § 24-35).

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 216, § 260.

le jour du mariage d'Arthur, alors que les chevaliers de la Table Ronde, ramenés par Merlin de la cour du roi de *Carmelide* avec la fiancée, siègent pour la première fois au grand complet).

Et son Grand Livre aussi s'achève, que depuis sa prime enfance il écrivait en collaboration avec Blaise<sup>92</sup>. Il sera terminé juste avant son départ<sup>93</sup>.

Mais alors se produit une chose folle. Au fil des mois, à mieux la connaître, Merlin, jusque-là détaché, sarcastique, tombe *amoureux* de sa Mort : elle est si *belle*...

Ne nous y trompons pas : la beauté physique de *Niviene* cache un sens *métaphysique*. Merlin a enfin compris quelle belle mort Dieu lui réservait. À présent il l'aime, il la désire.

Il la suit, en cachette d'Arthur, pour éviter une scène d'adieux pénible : le roi tâcherait de le retenir. Il n'en a pas le droit. C'est Merlin qui est dans son droit.

Pour bien mourir, il doit dépouiller le vieil homme, s'alléger - au profit de *Niviene*, car sa meurtrière sera son héritière (cela non plus, il ne l'ignore pas). Il s'y emploie dès avant leur départ. Quand elle lui demande son trésor *spirituel*, son savoir, il rit, *du rire de celui qui sait*. Il lui offre aussi ses trésors *matériels*, de l'*or* et de l'*argent*, assez pour subvenir à tous ses besoins et à ceux de sa *maisnie*, sa vie durant, au Lac où, entre-temps, il l'a menée<sup>94</sup>.

Car, tout en donnant l'impression de la suivre, en réalité c'est lui qui la *guide*. Et il la *forme* à son rôle futur. C'est sous sa conduite qu'elle traverse le royaume dévasté du roi Ban et passe une nuit à *Trebe*, où la reine lui raconte les méfaits de *Claudas de La Deserte*. Elle peut ainsi mesurer doublement, de *visu*, puis grâce au discours d'Hélène, quels périls entourent le bébé Lancelot. Et c'est Merlin qui lui propose d'aller voir le *Lac*<sup>95</sup>, où elle s'installe définitivement, désobéissant ainsi à son père. Merlin ne fait aucune objection à cette décision. Il sait qu'elle ne doit pas retourner chez son père, qui, sûrement la rappelle pour la *marier*. Elle a l'âge. Se marierait-elle ? elle aurait des enfants. Or elle n'a pas le droit d'être mère, son rôle futur étant d'être marraine et de reporter sur Lancelot son instinct maternel (et elle en déborde, puisqu'on la montre l'embrassant *plus de cent fois*<sup>96</sup>). Enfin, c'est de sa propre initiative qu'il rend invisible le Domaine du Lac, sinon le refuge ne serait pas sûr<sup>97</sup>.

Le Grand Œuvre est achevé. Le prophète a pourvu à la sécurité du futur amant de Guenièvre (et du père de Galaad), en façonnant un personnage qu'il *signe*, comme un artiste qu'il est, en le *baptisant* de son nom définitif : la *Dame del Lac*. Un prodige, quand on voit à quels ennemis il doit, *en même temps*, faire face.

D'abord l'Autre. Voyant son fils lui échapper, il le soumet à une tentation sans commune mesure avec le désir qu'il lui avait inspiré pour *Morgain*. Dieu veut que *Niviene* - la Mort de Merlin, pas l'être de chair qui l'incarne - soit l'instrument de son salut. Le diable veut utiliser cet être de chair pour faire de lui l'instrument de sa perte.

---

<sup>92</sup> « [...] il n'avoit mie a cele ore plus de .II. ans et demi » (*Merlin. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, Alexandre Micha (éd.), Genève, Droz, 2000, p. 71, § 16).

<sup>93</sup> « [...] si que cil (= Blaise) ot son livre bien ordené et auques mené a fin anchois que Merlins se partesist de la Grant Bertaigne » (*La Suite du Roman de Merlin*, éd. Roussineau cit. *sup.*, p. 277, § 315).

<sup>94</sup> Le lecteur l'apprend de la bouche de *Niviene*, lorsqu'elle demande à sa *maisnie* de rester avec elle au Lac : « "Et je vous, fait ele, di que jou ai or et argent que Merlins m'a donné, tant que vous porrés despendre en toute vostre vie" » (*ibid.*, p. 287, § 328). Non sans étonnement. D'où tient-il ses richesses ? Non content d'être atteint de *superbia*, l'ancien Merlin était-il également coupable d'*avaritia* ?

<sup>95</sup> « "Damoisele, vous volés veoir le Lac Dyane dont vous avés tantes fois oi parler ?" » (*ibid.*, p. 282, § 322).

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 281, § 321.

<sup>97</sup> « Quant cele oeuvre fu acomplie et li machon et li carpentier s'en furent parti, si dist Merlins a la damoisele : "Or ne te vaut riens chis manoirs si je nel te faich si celé que nus nel voie fors cil qui dedens i manront." Lors coumancha a faire son enchantement et clost si merveilleusement les maisons de toutes pars que il n'i paroit se euvre non » (*ibid.* p. 287-288, § 329).

L'urgence force Merlin à mettre les bouchées doubles (et même triples, quadruples...) Tout en terminant son Œuvre, il essaie de faire comprendre à *Niviene* qu'elle doit le tuer, lui soufflant même le *modus operandi* : c'est *lui* qui lui raconte « l'entombement » de *Faunus*, *lui* qui « entombe » les enchanteurs, *lui* qui lui apprend l'existence de la *chambre*, *lui* qui l'y fait entrer, qui l'y guide, *lui* qui ouvre son propre tombeau. Il semble alors très fatigué. C'est l'effet des maléfices de *Niviene*, son second ennemi. Que lui fait-elle donc ?

L'auteur ne le dit pas, mais il montre le résultat sur Merlin. Il embrouille tout, il mélange tout. L'ici et l'ailleurs, le présent et le passé - lui, naguère Maître tout-puissant du Temps et de l'Espace ! Il savait qu'il mourrait enterré vivant, et voilà qu'il craint un empoisonnement. Il savait que sa meurtrière était à ses côtés, et voilà qu'il croit l'assassin à la cour d'Arthur. À se demander s'il ne confondrait pas son destin et celui du roi (qu'il a sauvé naguère d'une tentative d'empoisonnement, à sa cour). Leurs destinées présentent tant de symétries, elles sont si étroitement liées ! (Depuis *Le Roman de Merlin* jusqu'ici, où tous les deux, en même temps, sont en péril de mort à cause de traîtresses.) Merlin perd « le sens » et « la mémoire<sup>98</sup> ». Or la perte de mémoire et la confusion mentale qu'elle entraîne sont des symptômes cliniques de *sénescence*. *Niviene*, c'est-à-dire la Mort à l'œuvre sur son corps, le fait vieillir en accéléré.

Mais elle n'a pas anéanti toutes ses facultés. Elle peut lui dissimuler ce qu'elle *dit* et ce qu'elle *fait*, pas ce qu'elle pense, or il lit dans les pensées<sup>99</sup>. Probablement est-ce en se guidant sur cette haine, qu'il perçoit brûlante à ses côtés (en dépit des paroles doucereuses de *Niviene*), qu'il parvient à la mener là où il faut, toujours fou d'amour et plein de joie, pour le dernier acte, où elle n'a plus qu'à « l'entomber ». Ce qu'elle va faire, après l'avoir totalement paralysé et s'être livrée sur son corps à une manipulation étrange :

[...] et le commenche a torner che dessus desous et chou devant derriere *aussi comme une mote de terre*<sup>100</sup>.

De même qu'il l'avait fait apparaître en *Veneresse* pour que nous reconnaissons *Qui* elle incarnait, l'écrivain lui prête ici un geste hautement symbolique : l'inverse de celui du Dieu *potier* de la Genèse. Il a pris de la terre, Il l'a façonnée et lui a insufflé la vie. *Niviene-la-Mort* malaxe et pétrit Merlin pour expulser l'âme de son corps et le rendre à la terre.

Mais il n'est pas complètement mort et elle refuse qu'on lui donne le coup de grâce. Ce serait pourtant plus clément que la mort lente qu'elle choisit pour lui - qu'elle croit choisir, car Dieu l'a voulue, et Merlin aussi : il a tout fait pour l'obtenir quand il a eu compris sa *beauté*.

Cette mort, qu'a-t-elle de beau ? Merlin meurt assassiné, d'une mort de cauchemar. Pourtant, la première fois qu'il l'avait évoquée, il ne l'avait pas qualifiée d'horrible mais de « honteuse » (deshonorante).

### **Une mort honteuse**

Quelque vingt ans plus tôt, voulant reconforter le tout jeune Arthur, bouleversé par une allusion à sa mort future, Merlin lui avait représenté quelle chance serait la sienne, et la diversité de leurs destins. Bien sûr, Arthur mourrait. C'est le lot de tout un chacun. Mais de quelle *honorabile* mort ! Ce ne serait pas son cas à lui, Merlin :

« [...] tu morras a hounour et jou a *honte*. Et seras richement ensevelis et je serai tous vis mis en terre, et c'est bien *honteuse* mort. » Li rois se saingne de la parole qu'il entent, si

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 334, § 385.

<sup>99</sup> On l'a appris très tôt, lors de sa rencontre avec le tout jeune roi Arthur : « "Ciertes, fais Merlins, tu ne penses chose que je ne sache" » (*ibid.*, p. 7, § 10).

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 334, § 385.

dist : « Coument ! Merlin, si morras si *deshonnereement* comme vous me dites ? - Voire, fait Merlins, ne je ne voi chose qui destorner m'en puisse, fors Diex seulement<sup>101</sup>. »

Ce que dit Merlin, qui fait se récrier d'horreur Arthur (et même se signer), et sur quoi l'auteur insiste (« honte », « honteuse », « deshonnereement »), c'est qu'il sera *exécuté* comme un vulgaire *criminel*. Mourir honteusement, c'est être « ocis/ par justice », selon l'expression, grinçante, de François Villon<sup>102</sup>. L'enterrement vivant est même un supplice exceptionnel, surtout réservé aux criminelles (ce qui le rend d'autant plus « honteux »), aussi bien dans les romans de Merlin que dans le monde réel.

Chez Robert de Boron, la tante de Merlin, coupable *d'avoutire*, a été enterrée « toute vive, de nuis<sup>103</sup> », et ici c'est de cette mort qu'Arthur feint (au début de l'œuvre) de menacer sa mère, soupçonnée d'infanticide, sur la personne de l'héritier de la couronne, qui plus est : « estre mise dedens terre toute vive<sup>104</sup> ». Ce qui est conforme à la réalité historique, car cette peine était appliquée aux mères infanticides<sup>105</sup>. Au XV<sup>e</sup> siècle encore, des femmes sont enterrées vives au pied du gibet<sup>106</sup>. Il arrive même que les juges décident de « sousterrer » vif un criminel avec un cadavre<sup>107</sup>.

À ce moment de son existence, l'orgueilleux Merlin espérait encore que Dieu lui épargnerait cette mort. Son caractère *socialement déshonorant* l'empêchait d'en voir la beauté.

### Un martyr (presque) christique

Car tous les martyrs ont été traités comme des criminels, certains comme Merlin. Saint Vital fut enterré vif au pied d'un palmier<sup>108</sup>. Jésus lui-même n'est-Il pas mort crucifié, en lieu et place d'un brigand, Barabbas, et entre deux larrons ? En échange de son salut, Dieu attend de Merlin qu'il accepte le martyr. Une mort d'autant plus belle qu'Il a prévu pour lui un martyr (presque) christique.

Pour nous aider à comprendre, l'auteur a multiplié les techniques.

Clin d'œil à sa propre œuvre : l'entrée dans la maison des amants rappelle (en plus modeste) celle au château du Graal après le « Doloreus Caup ». Servant là aussi de guide, progressant cérémonieusement de *chambre* en *chambre*, Merlin y assumait un rôle liturgique, ses haltes évoquant les *stations* d'un chemin de croix. Ce parcours s'achevait devant la pièce-sanctuaire renfermant les reliques de la Passion.

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 31-32, § 42. Nous soulignons.

<sup>102</sup> Villon, *Poésies complètes*, Pierre Michel (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1972, « Poésies diverses », "L'Épitaphe Villon", p. 269, v. 12-13 (Ballade communément dite "des pendus" depuis l'édition de Clément Marot, en 1533.) La formule de Villon est brutale. Pour lui, une exécution capitale est un meurtre légal.

<sup>103</sup> Robert de Boron. *Merlin, roman du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. A. Micha cit. *sup.*, p. 27, § 3.

<sup>104</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit *sup.*, p. 21, § 29.

<sup>105</sup> Voir Danièle Alexandre-Bidon, *La Mort au Moyen Âge. XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1998, p. 267.

<sup>106</sup> Un sort atroce réservé aux prostituées convaincues de vol et aux récidivistes (voir Bronislaw Geremek, *Les marginaux parisiens aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Flammarion, 1976, p. 266, 285 [note 86] et 313).

<sup>107</sup> « [...] on lit, dans la *Coutume d'Agen*, qu'il est justifié de « sousterrer » - vif ! - le criminel, sous le corps de sa victime, comme semble l'indiquer ce terme inhabituel [...] ; un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle, les *Coutumes de Toulouse*, figure ce châtiment particulier : alors que la victime défunte est inhumée dans une coule, yeux clos et capuchon rabattu, le meurtrier vivant, yeux grands ouverts, est allongé dessous, les mains liées. Ce procédé cruel ne devait pas être couramment appliqué » (D. Alexandre-Bidon, *op. cit. sup.*, p. 266-267).

<sup>108</sup> Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, traduction de l'abbé Jean-Baptiste Marie Roze, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, 2 tomes (t. I, p. 310) [réédition de celle de 1900].

Allusion au *Chevalier de la Charrette*. Si elle permet de comprendre quel *fin* amant est Merlin, elle dirige aussi le lecteur vers une interprétation mystique, la quête amoureuse de Lancelot s'y doublant d'un parcours christique<sup>109</sup>.

Et, surtout, l'auteur a multiplié les allusions néotestamentaires.

Merlin a suggéré son crime à sa meurtrière, et le Christ a désigné Judas. Sa soudaine tristesse dans la *chambre* des amants évoque Celle de Jésus au jardin de Gethsémani : *tristis usque ad mortem*. Il marche au supplice dans l'obscurité, à la lueur de torches, et les bourreaux du Christ sont venus l'arrêter la nuit avec des lanternes et des flambeaux. Il sait ce qui l'attend, l'a toujours su, et ne se défend pas. Il a apprêté l'instrument de son supplice, en portant non une lourde croix mais une lourde pierre. Il meurt trahi par l'une de ses disciples, qui vient de partager avec lui son dernier repas et qui, jusqu'au bout, a feint d'être son amie (mais ne lui a jamais donné le moindre baiser, fût-il de Judas !) Vers la fin, il a eu peur. Le Christ aussi. Il a imploré Dieu d'éloigner de Lui le calice d'amertume. Quant au *Brait*, ce cri déchirant, il rappelle Celui du Christ mourant<sup>110</sup>. Comme Celle de Jésus, la mort de Merlin s'accompagna de prodiges. Lui-même, l'évoquant devant Arthur, bien longtemps avant, avait parlé de ténèbres en plein midi : « [...] et sera espadue une grant obscurtés ens en mi lieu dou jour tout par mi ceste terre, si qu'il ne verront goute entour eure de midi<sup>111</sup> », ce qui est presque une traduction littérale des Évangiles synoptiques (Matthieu, XXVII, 45 ; Marc, XV, 33 ; Luc, XXIII, 44).

Mais les merveilles en question n'ont pas été aussi grandioses. N'oublions pas que Merlin parlait alors sous l'emprise de l'orgueil, et donc du diable, lequel faussait sa vision<sup>112</sup>. Pour être plus obscure, sa mort ne lui assure que mieux le salut. En s'unissant enfin à Elle, dans une tombe *rouge*, parée de soie *rouge* – c'est la couleur du *mariage* –, à cette Mort qu'il a regardée avec des yeux d'amant, et d'amant courtois, quand il a eu compris sa « biauté » (ses protestations d'obéissance sont toutes à relire dans un sens mystique), Mort qu'il a désirée de tout son être, pour laquelle il a renoncé à tout, Merlin, comme *Anasten*, son double idéal, échappe à tout jamais à son père le diable, représenté par *Assen*, l'orgueilleux père d'*Anasten*.

La 3<sup>e</sup> mise en abyme est un *exemplum*. Il enseigne que le salut s'obtient en renonçant à la vaine gloire (et donc aux pompes de Satan), pour suivre la voie de l'amour et de l'humilité, un choix représenté par l'anonyme demoiselle « povre » qu'aime *Anasten*.

Ce n'est pas tout. Les noms d'*Assen* et d'*Anasten*<sup>113</sup> sont aussi des anagrammes.

En les examinant, on remarque que les 5 lettres composant celui du père, ASSEN, sont (presque) identiques aux 5 lettres terminant celui du fils : (an)ASTEN. En intervertissant le *s* et le *A* apparaît l'anagramme SATEN, nom qu'on lit encore, sous une autre graphie, en prenant cette

---

<sup>109</sup> Voir Jacques Ribard, *Le Chevalier de la Charrette : Essai d'interprétation symbolique*, Paris, Nizet, 1972.

<sup>110</sup> P. Zumthor se l'était demandé à propos d'un texte espagnol inspiré par une *Suite* (?) du *Huth-Merlin* : *El baladro del Sabio Merlin* (voir *Merlin le Prophète*, éd. cit. sup., chap. IV, p. 256).

<sup>111</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. sup., p. 118, § 155.

<sup>112</sup> La prédiction complète (*ibid.*, p. 117-119, § 154-155) contient autant d'exactitudes que d'erreurs. *Balaain* frappera effectivement le Coup Douloureux, entraînant ainsi le début des aventures du Graal, mais Merlin ne mourra pas le même jour, et Arthur ne sera pas averti de sa mort par une éclipse. Il l'apprendra longtemps après, de Tor et d'Aglant, eux-mêmes le tenant de Baudemagu, le tout dernier à avoir parlé au Mage, *entombé* mais encore en vie (*ibid.*, p. 497-500, § 526-528). L'auteur a imaginé un Merlin *faillible* dans ses prophéties pour les mêmes raisons qu'il l'a voulu sujet à l'orgueil ou au désir charnel : la part du diable, en lui, n'est pas encore morte. C'était son orgueil luciférien qui le faisait alors rêver d'une mort saluée par un prodige *totalem*ent christique.

<sup>113</sup> Gaston Paris et Jacob Ulrich, les premiers éditeurs modernes de ce texte, avaient lu *Anasteu* et *Assen* (*Merlin, roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle, publié avec la mise en prose du poème de Merlin de Robert de Boron d'après le manuscrit appartenant à M. Alfred H. Huth*, Paris, Firmin-Didot, 1886, Société des Anciens Textes Français [2 tomes], « Table analytique des noms de personnes et de lieux », tome II, p. 265-266). G. Roussineau lit *Anasten* et *Assen*. Mais il signale qu'il est malaisé de distinguer un *u* d'un *n*, et un *c* d'un *t* (*La Suite du Roman de Merlin*, éd. cit. sup., « Tradition manuscrite et établissement du texte », p. LXI). Et un *s* d'un *t* ?

fois les 5 premières lettres : ANAST(en) = SATAN. Autrement dit, dans quelque sens qu'on lise, on trouve l'anagramme « SATAN », sous des graphies différentes (on en connaît en *-an* et en *-en* : *satan, sathans, satanas, satanan, satanais, satenas, sathenas, satenais*<sup>114</sup>). Notre hypothèse est que le nom du père devait être ASTAN ou ASTEN. Il est *inscrit* dans celui de son fils parce que ces lettres représentent une *partie* de son *patrimoine génétique* (si l'on veut bien nous passer cet anachronisme...) *Anasten-Merlin* est le fils du diable. Mais, lu normalement, son nom est ANASTEN. Il ressemble beaucoup à ANASTASE ou à ANASTASIE, sainte dont Jacques de Voragine glosait ainsi le nom : « Anastasie vient de *ana*, au-dessus, et *stasis*, qui se tient debout, ou état, parce qu'elle s'éleva des vices aux vertus<sup>115</sup> ».

C'est donc un cryptogramme raffiné, mettant en lumière le tiraillement vers le haut et vers le bas de Merlin, avant qu'il ne renonce lui aussi à tout pour l'amour de la « demoiselle pauvre », devenant ainsi pleinement créature de Dieu.

\*\*\*

Dupe, Merlin ? Allons donc ! Sa mort est entièrement son œuvre. S'il est une dupe dans l'affaire, c'est *Niviene*.

Merlin l'a appelée quand il s'est senti prêt, il l'a suivie de son plein gré, il l'a guidée (à son insu), il l'a aidée (sans qu'elle le sache) dans le rôle que Dieu (qu'elle ignorait servir) avait prévu pour elle. Les contradictions apparentes de ce personnage de fée (odieuse avec Merlin, puis, pas plus tôt celui-ci mort, bénéfique et bienfaitante), proviennent de la pluralité des rôles que l'auteur lui fait jouer. À la fois la Mort du prophète, l'objet de sa dernière Tentation, l'instrument de sa Passion, Judas femelle (avec toute l'ambiguïté de la figure de Judas), mais aussi sa libératrice, son héritière, sa créature. Car, sans qu'elle s'en rende compte, et tout en veillant à ce que son propre destin s'accomplisse, Merlin a façonné cette rebelle à tous les pères - son père génétique : elle lui désobéit ; le père de *Faunus* : elle le désavoue ; son père spirituel, Merlin : elle le hait - pour faire d'elle un être docile aux volontés du Père, puis, une fois rempli son lugubre (mais nécessaire) rôle de Meurtrière, la bonne fée que l'on sait : la *Dame du Lac*.

Merlin peut mourir : *Niviene* et *Morgain*, prendront la relève et accompliront, dans le Mal comme dans le Bien, les pouvoirs de l'une équilibrant ceux de l'autre, la tâche qui leur est dévolue dans l'Apocalypse, voulue par Dieu, de Salisbury.

Pourtant, même mort, il reste le Maître, ayant laissé un testament que ni l'une ni l'autre ne liront jamais. Au royaume de « Garlot », dans une autre « tombe », au beau milieu de la « maistre sale » du château de Tugan, à l'intérieur d'un écrin d'ivoire, se trouve « un escrit [...] devis[ant] la mort le roi Artus et chelui qui le devoit occire, et s'i estoit la mort de Gavain et le non de chelui qui a mort le devoit metre<sup>116</sup> ». *Morgain*, à laquelle Merlin l'avait remis, et qui l'a entombé là, s'est bien gardée de l'ouvrir, le prophète l'ayant averti que « ja feme n'i regardera qui maintenant ne muire<sup>117</sup> », se réservant ainsi le mot de la fin.

---

<sup>114</sup> Tobler-Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, vol. IX, col. 193-198.

<sup>115</sup> *La Légende dorée*, éd. cit. *sup.*, t. 1, p. 73. Nous soulignons.

<sup>116</sup> *La Suite du Roman de Merlin*, éd. G. Roussineau cit. *sup.*, p. 365, § 418.

<sup>117</sup> *Ibid.*